

Histoire de Béziers et du Biterrois

Le siècle des lumières

Sommaire :

- ▶ Introduction
- ▶ L'évolution des structures
- ▶ Le mouvement des idées

Histoire de Béziers et du Biterrois

Le siècle des lumières

A juste raison, le XVIII^e siècle est considéré comme «le siècle des lumières», les sciences s'y développent prodigieusement et forment un édifice complet. Le progrès des connaissances développe la foi en un progrès continu de l'humanité. Les techniques se perfectionnent et la seconde révolution industrielle qui se produit en Angleterre, touche le continent. Dans toute l'Europe, l'accroissement de la circulation de l'or et l'argent, l'augmentation du nombre des hommes, l'intensification des échanges avec les pays d'outre-mer font monter les prix réels, multipliant les profits. Partout les villes se gonflent, la bourgeoisie croît en nombre et en puissance mais elle se heurte aux aristocraties et à l'absolutisme. L'évolution de tout le siècle conduit à une Révolution. Béziers et le Biterrois se montrent-ils sensibles à cette évolution ?

L'évolution des structures

Le visage urbain de la ville se transforme peu, la ville conservant le même visage urbain jusqu'au XIX^e siècle et constituant un ensemble clos. Considérée comme place de guerre jusqu'en 1827, Béziers est enfermée dans une enceinte qui limite son extension : le faubourg du pont, le faubourg Saint-Jean (face à l'actuelle rue du 4 septembre), installation du séminaire (à l'emplacement de l'actuelle sous-préfecture).

Du point de vue urbanistique, aucune perspective, aucun grand axe ne vient aérer et structurer le réseau médiéval de rues tortueuses et de places étroites. Si les murailles restent en place, les fossés sont comblés et en 1769, la promenade est aménagée. A proximité, la place des Carmes, la patte d'oie (route de Bédarieux, de Pézenas et d'Agde) prennent corps. Dès le XVII^e siècle, une cinquantaine de beaux hôtels particuliers, et autant au XVIII^e siècle enrichissent l'aspect du centre ville par des portails monumentaux, des escaliers à balustres, des façades bien ordonnancées. Ces hôtels appartiennent aux gens de robe aux grands propriétaires et aux négociants fortunés. Comme la ville a conservé le trait médiéval du groupement des artisans par activités et par quartiers : potiers autour de

la place Saint-Aphrodise, charpentiers entre l'hôtel de ville et la place Saint-Félix (emplacement actuel des halles), maçons et tisserands au Capnau et autour de la Madeleine, cordonniers rue de la Sabaterie-Grande ou de la Portette (actuelle rue du 4 septembre), artisans des métaux rue de l'Argenterie, tonneliers autour de Saint-Jacques, armuriers et fabricants de poudre au dessous de la Citadelle, cette répartition des activités comme celle de la richesse foncière, de la forme du bâti dessinent une géographie et une hiérarchie des quartiers. Les bourgs de la Salvetat, de la Furastié, de Maureillhan, de Lespignan et de Saint-Louis sont réservés aux notables et aux riches ; le Capnau, les bourgs Saint-Aphrodise, Saint-Jacques, Montibel et Nissan sont des quartiers pauvres, peuplés d'ouvriers et de brassiers ; les bourgs du Roi, de Saint-André et de la Madeleine sont des quartiers où les notables côtoient le populaire. Ainsi se structurent et s'ordonnent, un centre riche et une périphérie disposée en anneaux concentriques de richesse décroissante.

La révolution démographique du XVIII^e siècle marquée par une croissance continue de la population due non pas à l'augmentation des naissances mais à la diminution de la mortalité ne semble pas avoir modifié en nombre la population de la ville. Les évaluations de l'intendant de Montpellier donneraient 14 516 habitants au début du siècle, 13 587 en 1780, tandis que le recensement de 1811 indique 14 211 habitants. Soit, probablement, une moyenne approximative de 13 000 Biterrois.

La révolution agricole marque peu le territoire. La culture des plantes introduites au XVI^e siècle ne gagne pas du terrain. La pomme de terre n'apparaît dans les provinces qu'à la suite des mauvaises récoltes de 1788 et 1793, notamment dans le Massif Central et en Bretagne. Le maïs se répand dans le bassin aquitain et dans la vallée du Rhône. La production agricole du Biterrois conserve ses caractéristiques principales : production de blé, de vin, d'huile et élevage d'ovins. Cependant, il convient d'être attentif au progrès du vignoble, marqué par les évaluations de récolte et la multiplication des caves. Comme auparavant, il produit quelques vins nobles très recherchés comme le muscat, produit des vins de chaudière destinés à la distillation. Il ne faut pas croire cependant que tout le territoire est frappé d'immobilisme et fermé aux évolutions : Arthur Young, qui visita la France entre 1787 et 1789, et qui fournit des renseignements importants sur les techniques agricoles de l'époque, note le développement du vignoble de Béziers et décrit un domaine situé aux portes de la ville, sur une colline, dans lequel il voit un modèle d'exploitation moderne.

Les débuts de la révolution industrielle marquent très peu Béziers. Les effets de la pression démographique sont en Europe comme en France à l'origine de cette révolution industrielle qui commence au XVIII^e siècle et se poursuit au XIX^e. En effet, l'augmentation de la population entraîne la nécessité de vêtir le surplus d'habitant et favorise surtout un accroissement de l'industrie textile et par extension de la production industrielle. D'autre part, la nécessité de fabriquer vite de grandes quantités de produits à bon compte entraîne d'importantes transformations techniques qui sont à la base du machinisme contemporain. Toutefois, ces perfectionnements techniques ne sont pas, en général, issus des découvertes scientifiques. La plupart du temps, ils sont l'œuvre d'obscur artisans.

C'est ainsi que le coutelier Biterrois, Jean-Jacques Perret, fils d'un coutelier part à douze ans faire son tour de France de compagnon. À Paris, il est admis dans l'un des principaux ateliers de coutellerie. Il se spécialise dans les instruments de chirurgie et étudie même l'anatomie, sans suivre les conseils de Lecat qui voit en lui un futur chirurgien. Devenu prévôt des couteliers de Paris, il invente le rasoir à rabot et un instrument destiné à sectionner la cornée dans l'opération de la cataracte. Il améliore le procédé de polissage de l'acier et reçoit les éloges de l'académie des sciences en 1769. Il s'éteint en 1784 à Paris. Il a publié quelques écrits : la pogonotomie, ou l'art d'apprendre à se raser soi-même (Paris, 1769), édité plusieurs fois et traduit en néerlandais et en allemand. L'art du coutelier (Paris, 1771-1773), Mémoire sur l'acier (Paris, 1779), couronné en 1777 par la société des arts de Genève et traduit en allemand.

Les débuts révolution industrielle se marquent par deux phénomènes distincts : la concentration des ouvriers, des ateliers, des capitaux et le début du machinisme dû aux inventions techniques. La ville qui a conservé le trait médiéval du groupement des artisans par activités et par quartiers semble être restée à l'écart de ces évolutions et son industrie reste artisanale.

Le mouvement des idées, les lumières

Les idées nouvelles qui apparaissent au XVIII^e siècle sont formulées en majorité par des écrivains de langue française, les philosophes, pour la plupart grands voyageurs, qui subissent l'influence de la science anglaise. Elles se répandent très rapidement dans l'élite intellectuelle qui constitue l'Europe française ou la République des lettres.

Béziers ne reste pas à l'écart de ce mouvement des idées. Né le 26 novembre 1678 à Béziers et issu du milieu du présidial, un Biterrois de grande stature allait occuper une place importante dans la République des Lettres pendant presque tout le XVIII^e siècle. Orphelin, (son père, François Dortous mourut quand il avait quatre ans et sa mère quand il avait seize ans), Jean-Jacques Dortous de Mairan fit des études de grec à l'université de Toulouse avant d'aller étudier les mathématiques et la physique à Paris en 1698. Dès 1717, sur ses premiers travaux, son brillant esprit lui valut de siéger à l'académie de Bordeaux. En 1718, il fut élu membre de Académie Royale des Sciences dont il devint secrétaire perpétuel en 1740 puis sous-directeur et directeur jusqu'en 1760. Il fut élu membre de l'Académie française le 16 février 1743 et membre de l'Académie de Rouen le 1^{er} février 1758. Physicien réputé, philosophe et musicien, il réalisa en 1729 une expérience démontrant l'existence du rythme circadien chez les plantes. En 1731, il observa une nébulosité autour d'une étoile près de la nébuleuse d'Orion qui a reçu, par la suite, le nom de M43 et publia un traité de l'aurore boréale. Directeur du Journal des Savants, il appartient à presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. Ayant acquis l'admiration des académiciens de toute l'Europe, le respect des grands, très lié avec le Prince de Conti il fréquenta les salons de Lambert et de Tencin, et fut l'ami et le correspondant des philosophes et des savants (Mairan fut l'un des six destinataires de la troisième édition des Principia de Newton en 1726).

Vivant à Paris, il témoigna pendant toute sa vie un indéfectible et émouvant attachement à la ville. Lors d'un passage à Béziers, il fonda le 19 août 1723 avec l'avocat Antoine Portalon et le médecin Jean Bouillet la société des sciences et belles lettres de Béziers en présence de plus de vingt personnes distinguées et de l'évêque. Une fondation qui témoigne de l'existence à Béziers d'un cénacle d'esprits curieux déjà assemblés autour des abbés Chauchard et Caylus, de M de Popian, des frères Portalon. Dès la première séance de l'Académie, «pour associer à l'étude et unir plus étroitement par ce lien quelques uns de nos concitoyens dont les talents et les dispositions méritaient d'être connus...» se trouvaient rassemblés cinq magistrats, cinq membres du barreau, tous nobles, quatre médecins, cinq titulaires de fonctions publiques, huit membres du clergé.

L'Académie qui comprenait deux sections, une section lettres et une section sciences bénéficia des conseils éclairés et de la direction intellectuelle de Mairan qui exhortait ses compatriotes à perfectionner leur savoir et à s'imposer à l'extérieur par leurs travaux. La section de lettres où l'on distingue Portalon, Lautrec, Domairon et l'Abbé de Caylus a laissé peu de traces, mais la section des sciences se manifesta par des travaux de médecine (Bouillet, Cros), de mathématique, météorologie, cosmographie (Guibal, Mairan). A travers son existence, on distingue dans la ville un groupe d'ecclésiastiques, de médecins, de membres du présidial s'efforçant de suivre le mouvement intellectuel de l'époque et prenant part à l'épanouissement des lumières. Parmi eux, les docteurs Bouillet père et fils participèrent à l'encyclopédie de Diderot.

Les travaux de l'Académie semblent avoir été suivis attentivement et appréciés par le monde académique et scientifique, si bien que Béziers paraît avoir appartenu au monde très réservé des rares villes ayant un rayonnement scientifique reconnu : pour la France, Paris, Lyon, Bordeaux, Montpellier et, sitôt après Béziers.

Au cours de ce même XVIII^e siècle, la chapelle de musique de la cathédrale Saint-Nazaire entretint une précieuse activité musicale. Elle vit passer des musiciens de talent dont certains finirent à la chapelle royale tels Claude Quiclet, Bourrel, Jacques Tiffy. Ses maîtres de musique dirigeaient une maîtrise d'enfants de cœur qui recevaient une formation musicale, intellectuelle, religieuse et morale. Beaucoup de ces enfants firent de la musique leur métier et certains une grande carrière musicale, tel Pierre Gaveau, enfant de cœurs de cette maîtrise qui devint chantre à l'Église Saint-Séverin de Bordeaux, chanteur à l'opéra de Bordeaux, de Montpellier et de Paris et enfin compositeur d'opéras comiques.